

ANDRÉ
GILBERTAS

ADÈLE de B.

*les Mémoires
d'Adélaïde Victoire
de Bellegarde*



La Fontaine de *Savoisiennes*
Siloé

« Je n'ai réussi qu'à une seule chose, vivre selon mon goût. Ce fut moins facile que je l'imaginai. Les souvenirs les plus fous passent depuis quelques mois dans ma tête comme les images d'une longue série de tapisseries. »

ADÈLE DE BELLEGARDE

En imaginant les « Mémoires » de cette femme libre dans une société pas encore tout à fait libérée, l'auteur, André Gilbertas, brosse le portrait d'une héroïne étonnamment moderne !

Le lecteur suit la destinée de ce « personnage de roman » : son *enfance* au château des Marches, dans le cadre figé de la société savoyarde du XVIII^e siècle, ses *élans de jeune femme* épousant les enthousiasmes de la Révolution dans ce Chambéry de 1791, occupé par les armées françaises, son *odyssée amoureuse* dans le Paris de Robespierre, *l'apothéose* puis la chute sous l'Empire et pendant la Restauration.

Au cours de cette folle épopée, surgissent, mais réfléchies dans le « miroir d'Adèle », de grandes figures historiques comme celles de Marie-Jean Hérault de Séchelles, bien sûr ! Le peintre David ou... Talleyrand. Car « Les Mémoires d'Adèle de Bellegarde » est aussi un grand roman historique...

Illustration de couverture : *Les Sabines* par David (Musée du Louvre), au centre en quadrichromie : Adèle de Bellegarde qui a servi de modèle à David.

En quatrième de couverture : Le Château de Bellegarde, au village des Marches où vécut Adèle de Bellegarde (cliché André Fournier).

823

1378372 -



57540-570577-10

ADÈLE de B.

ADÈLE de B.

8° Y²

108364



DL- 11 02199 2-0 4 2 9 2

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
CENT EXEMPLAIRES SUR CENTAURE
DES PAPETERIES ARJOMARI,
RELIÉS PLEINE TOILE,
NUMÉROTÉS DE 1 A 100,
LE TOUT CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE.

*Les droits d'auteurs de la présente édition sont entièrement reversés
aux guides-conférenciers de Chambéry.*

© La Fontaine de Siloé, La Ferme du Vochet, 73800 Les Marches, 1991.



ANDRÉ
GILBERTAS

ADÈLE de B.

*les Mémoires
d'Adélaïde Victoire
de Bellegarde*

La Fontaine de *Savoisiennes*
iloé

DU MÊME AUTEUR

- Sous une lumière sans ombre (Mazarine, 1983).

A PARAÎTRE

- L'inconnu d'Ucello (Prix du premier roman, 1991).

Chez le même éditeur
Extrait du catalogue

Dans la collection « *Les Savoisiennes* »

Histoire exemplaire du lycée Vaugelas de Chambéry (Johannes PAL-
LIERE).

J'appartiens au silence (Rosine PERRIER).

Le bout du monde (Madeleine TRIANDAFIL).

A Noi Savoi (Christian VILLERMET).

Le sang de la barbarie (Michel GERMAIN).

Histoire de la Savoie (Henri MÉNABRÉA).

La Savoie Traditionnelle (Marie-Thérèse HERMANN).

Annecy, les poètes, le lac (Georgette CHEVALLIER).

Adèle de Bellegarde (André GILBERTAS).

Quand on écoutait le soleil (Alexis VIBERT-GUIGUE).

A paraître :

Le tour de Savoie par deux enfants (Marie-Thérèse HERMANN).

Dans la collection « *Les chants de la terre* »

J'ai plus de souvenirs que si j'avais 1000 ans (José REYMOND).

La fille de la vipère ou le nouvel enchantement (Tsyv TSOESTRE).

Les cousins (Claude CHATELAIN).

A paraître :

Le fougailon du grand roc (André GALLICE).

Péronne 1800 (Josette BUZARÉ).

Dans la collection « *Hier et Aujourd'hui* »

La Haute-Savoie, une terre, des hommes (sous la direction de Paul
GUICHONNET).

Chambéry-Savoie (Pierre PRÉAU et autres).

Dans la collection « *Les Chroniques de l'Autrefois* »

La Tarentaise d'Antan (Jean-Luc Penna).

Aix-les-Bains sous le second empire et à la belle époque (Johannes
PALLIERE).

Le Chablais autrefois (Marie-Thérèse HERMANN).

Chamonix autrefois.

Hors collection

Savoie : l'esprit des lieux (le roman de la Savoie) (Pierre PRÉAU).

La grande trilogie de John Berger :

*Grande Ourse dans la nuit d'hiver**

*Joue-moi quelque chose***

*Lilas et Flag****

Entrée de secours (Jean-Louis JACQUIER-ROUX et MÉNACHÉ).

Panoramas du Mont-Blanc (André FOURNIER).

Les 100 meilleurs films
de tous les temps

100. *Le grand dictateur* (1940) de *Jules Dreyfus*
Un film de propagande qui devient un chef-d'œuvre de satire.

99. *Le grand jeu* (1953) de *Richard Brooks*
Un film de propagande qui devient un chef-d'œuvre de satire.

98. *Le grand jeu* (1953) de *Richard Brooks*
Un film de propagande qui devient un chef-d'œuvre de satire.

97. *Le grand jeu* (1953) de *Richard Brooks*
Un film de propagande qui devient un chef-d'œuvre de satire.

96. *Le grand jeu* (1953) de *Richard Brooks*
Un film de propagande qui devient un chef-d'œuvre de satire.

95. *Le grand jeu* (1953) de *Richard Brooks*
Un film de propagande qui devient un chef-d'œuvre de satire.

94. *Le grand jeu* (1953) de *Richard Brooks*
Un film de propagande qui devient un chef-d'œuvre de satire.

93. *Le grand jeu* (1953) de *Richard Brooks*
Un film de propagande qui devient un chef-d'œuvre de satire.

92. *Le grand jeu* (1953) de *Richard Brooks*
Un film de propagande qui devient un chef-d'œuvre de satire.

91. *Le grand jeu* (1953) de *Richard Brooks*
Un film de propagande qui devient un chef-d'œuvre de satire.

90. *Le grand jeu* (1953) de *Richard Brooks*
Un film de propagande qui devient un chef-d'œuvre de satire.

89. *Le grand jeu* (1953) de *Richard Brooks*
Un film de propagande qui devient un chef-d'œuvre de satire.

88. *Le grand jeu* (1953) de *Richard Brooks*
Un film de propagande qui devient un chef-d'œuvre de satire.

87. *Le grand jeu* (1953) de *Richard Brooks*
Un film de propagande qui devient un chef-d'œuvre de satire.

86. *Le grand jeu* (1953) de *Richard Brooks*
Un film de propagande qui devient un chef-d'œuvre de satire.

85. *Le grand jeu* (1953) de *Richard Brooks*
Un film de propagande qui devient un chef-d'œuvre de satire.

I

Je n'ai réussi qu'à une seule chose, vivre selon mon goût. Ce fut moins facile que je l'avais imaginé. Les souvenirs les plus fous passent depuis quelques mois dans ma tête comme les images d'une longue série de tapisseries. Aujourd'hui où le cours de la vie a choisi une lenteur monotone dans ce château de Chenoise où j'ai décidé de vivre avec Aurore, il nous arrive de ressusciter certaines scènes de notre vie en Savoie pendant ma jeunesse, puis en France, à Paris, pendant la période révolutionnaire et les années qui lui ont succédé. Un de mes amis, Monsieur de Genoud, à plusieurs reprises m'a pressée de laisser une trace des événements auxquels, avec Aurore, nous fûmes mêlées. J'ai cédé à son affectueuse insistance, consciente de l'impossibilité cependant où je suis de me souvenir de tout et de tout dire sur ce dont je me souviens. Je veux être toutefois la plus vraie possible, parce que rien ne compte plus que la vérité. Cette démarche eût été bien extraordinaire au regard de mon père, qui considérait que la vie des Bellegarde¹ ne pouvait se dérouler que dans un champs clos, qui leur appartenait et dans lequel il n'était pas question de pénétrer.

Mon père, le comte Eugène Noyel de Bellegarde, croyait en Dieu et lui rendait hommage comme à un ancien général qui aurait eu quelques quartiers de plus. Assuré de la protection divine, il voulait maintenir la grandeur de notre famille dont il pensait avoir à rendre compte. Pour lui, les Bellegarde étaient de la même race que ces lourds piliers qui supportaient le ciel de l'église Saint-François. Il était capable de réciter d'un trait ses titres : huitième marquis des Marches, comte d'Entremont en Savoie, coseigneur de la Vallée de Bozel en Tarentaise, seigneur de Burgin en Maurienne, de Mieuxdry en Genevois, comte de Bornige, de Saint-Romain et de Nangy en Faucigny, marquis de Cusinge, seigneur de Draillant et de Cervens, coseigneur de Charmois en Chablais, seigneur de Mons en Bauge.

Les documents qu'il conservait précieusement dans son cabinet du château des Marches faisaient d'ailleurs sans peine remonter notre famille au XV^e siècle. Ils prouvaient qu'elle s'était illustrée dans les plus

hautes charges de la cour, mais aussi de la magistrature et de la diplomatie. C'était cependant le métier des armes qui avait donné à la maison des Bellegarde tout son éclat. Mon père avait fait une brillante carrière au service de la Hollande, où il avait obtenu les grades de colonel, de général major, enfin de lieutenant général. Il avait conservé de cette époque un pas militaire dont ses amis le plaisantaient. Ce n'était qu'avec l'autorisation de Charles-Emmanuel III que sa carrière avait pu se dérouler dans les Provinces Unies, avec lesquelles la Savoie entretenait d'excellentes relations. Mon père s'était acclimaté d'autant plus facilement à ces terres lointaines, brumeuses et pluvieuses qu'il avait passé ses années de jeunesse en Angleterre, chez les Oglethorpe, dont sa mère était issue. Il en tirait fierté. La Maison de Savoie n'avait-elle pas noué jadis des relations privilégiées avec la cour des Plantagenêt ? Et n'avait-elle pas encore un vaste domaine où s'élevait une chapelle, sur les bords de la Tamise à Londres ? La vie de mon père m'apparaissait alors comme une élégante ligne droite, sans la moindre fantaisie.

Il avait récusé deux mariages flatteurs. L'un, par rigueur religieuse, avec Madame de Charrière, femme de lettres appartenant à l'Europe de l'esprit et riche héritière alliée à la finance amstelo-danoise. Mais elle était protestante et par surcroît possédait moins de seize quartiers de noblesse. L'autre, par crainte sans doute imaginaire d'avoir des enfants ayant une goutte de sang caraïbe dans les veines. Il s'agissait du parti le plus riche de la Guadeloupe, une millionnaire. Mais comment savoir si la jeune fille était de sang pur européen, « sans mélange de métis tertiaire ou quaternaire » ?

Nous avons donc eu une mère française, Marie Charlotte Adélaïde qui, si elle était peu fortunée, était issue en droite ligne des comtes d'Hervilly, proches de la cour du roi Louis XV. Il est vrai que les Bellegarde étaient très à l'aise. C'est à l'époque de mon mariage que j'appris que nos revenus se montaient à 300 000 livres, toutes charges déduites. C'était assez pour que mon père fût une des premières figures en Savoie, et pour qu'il pût réaliser des travaux d'embellissement aux Marches et à Chambéry.

Sa vie allait cependant être frappée par le malheur. A la naissance de sa troisième fille, Françoise Aurore Eléonore, ma mère mourait en couches à l'âge de vingt-trois ans. Je n'avais que quatre ans et ma sœur Césarine Lucie, deux. Alors que nous avons vécu jusque-là dans un monde de certitudes, je découvrais la force du destin et la profondeur

du chagrin. Cette période fut pour moi d'autant plus pénible que mon père nous interdisait toute démonstration de tristesse. Je devais pleurer en cachette et dissimuler même la rougeur de mes yeux.

Très vite, à partir de cette date, je compris que j'étais investie de tout l'espoir des Bellegarde. C'était moi l'aînée, et comme telle, j'allais chaque jour, chaque heure être observée, conseillée, surveillée. Mes gestes, mes paroles et plus encore le programme de mon éducation devenaient l'objet d'une attention croissante. On attendait de moi des qualités de réflexion et de réserve, alors que j'étais attirée par le jeu, la nouveauté et la coquetterie. Avec les années, ce trait de caractère s'accroissait. Je passais un temps infini devant une glace, à rechercher comment tirer le meilleur parti de mon sourire, de mes épaules et de ma gorge, ce qui plongeait mon père dans de violentes colères.

S'il avait oublié les paysages de sa jeunesse où la ligne d'horizon était si basse que les limites de la terre se fondaient dans celles du ciel et de la mer, c'était pour ne s'intéresser plus qu'à la Savoie. Le soir, je devais assister à la lecture qu'on lui faisait des grands moments de la Maison de Savoie, dont il répétait que l'histoire avait été écrite depuis plus de huit siècles, sur ces chemins que l'on découvrait de la terrasse du château des Marches, aux confins de la Savoie et du Dauphiné.

Avec ma folle imagination, je rêvais de nos héros légendaires et tremblais la nuit à leurs exploits. Ils avaient des noms merveilleux, Humbert aux Blanches Mains, Amédée le Grand, Aymon le Pacifique, le fameux Comte Vert, le Comte Rouge et Amédée VIII aussi, qui serait successivement duc, ermite et pape. On retrouvait quelques-uns de nos princes d'ailleurs, sur les tapisseries que l'on suspendait les jours de fête sur la vaste façade de l'hôtel de Bellegarde.

Mais plus encore que leur portrait, c'était le lieu de leurs exploits, les terres lointaines où ils avaient combattu, et que mon père nous désignait sur d'anciennes cartes, qui agitaient en moi les pensées les plus extravagantes : Chypre, Rhodes, les bords de la mer Noire, la Bavière, la Hongrie, les Pouilles au sud de Naples, aussi les plaines du Nord de la France.

J'étais serrée par l'émotion au moment du lugubre retour d'Amédée III, dont le corps conservé dans du vin gorgé d'épices avait traversé Chambéry accompagné des bannières de Savoie crêpées de noir, et gagné Hautecombe sur des vaisseaux recouverts de drap noir. J'étais fascinée par leur destin éblouissant qui les avait conduits du

marquisat au comté, puis au duché le jour de ce fabuleux festin où l'empereur Sigismond, dans la grande salle d'apparat du château de Chambéry, avait fait d'Amédée VIII un duc de Savoie. Enfin, n'étaient-ils pas devenus rois avec Victor Amédée II en 1713 ?

Mon père était passionné par l'arbre généalogique où l'on apprenait les différentes origines de la Maison de Savoie, la Saxonne qui avait justifié sa prétention à l'ancien royaume de Bourgogne et pourquoi pas, à l'Empire ; l'origine Béranger, les anciens rois d'Italie, expliquant les droits de la Maison de Savoie à la couronne italienne ; les alliances aussi qui légitimaient ses vues sur la couronne de France lors de la mort d'Henri III.

Si la guerre était une science dans laquelle ils excellaient, la paix était un art difficile, consistant par la diplomatie à préparer ou à éviter d'autres guerres, et dans lequel des Bellegarde s'étaient également illustrés.

S'il nous arrivait de piller les vastes commodes des Marches ou de Chambéry pour nous déguiser en Comte Vert ou en Comte Rouge, plus souvent les habits, les robes, les ornements étranges entassés pendant des siècles devenaient les accessoires du jeu toujours renouvelé des mariages. J'adorais ces amusements qui prenaient leur origine dans les enseignements que nous prodiguait mon père afin de nous édifier sur la sagesse des princes qui avaient su agrandir ou renforcer leurs états par des mariages habiles. Ses longues explications déclenchaient parmi nous des fous rires que nous n'arrivions pas à contrôler et qui irritaient d'autant plus vivement mon père, qu'il y voyait le signe d'une légèreté inacceptable quand il s'agissait de sujets aussi importants. Il se retirait alors, très fâché, désespérant de nous faire comprendre en quelle considération les familles régnantes tenaient la Maison de Savoie. Les exemples ne manquaient pas : Thomas I^{er}, dont les quatre petites filles étaient devenues reines, fabuleuses alliances entre le sang des Savoie et celui de Saint-Louis, d'Henri III de Plantagenêt, de Richard de Cornouailles et de Charles d'Anjou. J'entends encore la voix de mon père, doucement chantante, rappeler que Dante les avait illustrés : « *quatro filio elibre e ciasarna reina.* » Et les chuchotements d'Aurore, imaginant avec des mimiques si drôles le marquis des Marches entouré de ses trois filles devenues reines. Après nous avoir foudroyées d'un regard terrible, il reprenait gravement sa longue énumération, dont chaque personnage surgit de ma mémoire à l'appel de son nom : Louis

1^{re} et Anne de Lusignan, fille du roi de Chypre ; Amédée IX et Yolande, sœur de Louis XI ; Philibert le Beau et Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien. J'en arrivais à imaginer que moi aussi, je pourrais un jour devenir l'épouse d'un beau prince, si j'étais assez belle pour retenir son regard. Pourquoi pas un prince français ? On nous faisait obligation de connaître par cœur chacune de ces alliances flatteuses : celle d'Emmanuel Philibert avec la sœur d'Henri II², celle du frère de Charles III, Philippe, avec la cousine de Louis XII³, celle encore d'Amédée I^{er} avec la sœur de Louis XIII⁴. Mais celle sur laquelle on donnait le plus de détails était la plus récente, quand en 1775, le petit-fils de Louis XV et son héritier avait épousé la fille aînée de Victor Amédée II. Ce mariage, dont on parlait encore avec émotion dans les salons de la rue Croix-d'Or, me donnait des battements de cœur que je ne contrôlais pas. Tous ces succès multipliaient une imagination toujours portée à l'extraordinaire et au merveilleux jusqu'à m'étourdir d'un léger vertige qui s'effaçait d'un coup lorsque mon père, voulant tirer une morale de toutes ces alliances, concluait sèchement que la raison d'Etat devait seule compter comme l'intérêt supérieur d'une famille.

Les soirées des Marches et les journées du long hiver à Chambéry me permettaient de m'évader dans les mystérieuses demeures du rêve. Mon père laissait aussi quelquefois son imagination aller à sa guise ; mais c'était pour spéculer sur les entreprises réussies et les coups manqués par lesquels s'était écrite l'histoire du royaume sarde. Il rêvait que des Bellegarde y jouassent à nouveau un rôle, regrettant que notre éloignement de Turin ne lui permît pas d'y avoir lui-même plus d'influence. Mais à quoi pensait-il, lorsqu'à certaines périodes, il s'enfermait des journées entières dans le petit cabinet tapissé de cuir de Cordoue qui ouvrait sur sa chambre, pour relire et reclasser les archives concernant notre famille ? Je revois encore précisément un très ancien parchemin qui lui permettait d'affirmer que le château des Marches remontait au temps d'Aymon le Pacifique, lequel avait décidé de faire élever « en somptuosité de bâtiments » un élément fortifié destiné à compléter les châteaux de Chignin, d'Apremont et la citadelle de Montmélian, à la frontière des terres du Dauphiné. Toutes ces défenses nous paraissaient d'un autre temps, en cette fin de siècle tranquille. L'uniforme bleu des troupes françaises que l'on s'amusait à viser avec un vieux fusil quand on l'apercevait sur la route de Chapareillan n'avait rien de menaçant, et les quelques canons braqués en direction de la France sur la terrasse des Marches n'étaient qu'un élément de jeu pour

nous, quand nous étions encore en âge de les utiliser comme de bons vieux chevaux dociles à nos fantaisies.

On racontait bien dans les cuisines que les soirs de fête, quand on avait beaucoup bu de part et d'autre de la frontière, avaient lieu des échauffourées entre Savoyards et Dauphinois pour des histoires de filles, de jeu ou de bécasses piégées hors des limites. Il ne s'agissait que de querelles de valets, au pire de petits fermiers, au sujet desquelles mon père n'intervenait que lorsqu'il s'agissait de protéger ses gens.

Malgré cette tranquillité, il ne manquait jamais cependant de nous rappeler combien de fois la Savoie avait été occupée par son puissant voisin, combien de fois les armées de François I^{er}, Henri III, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV et même celles des Espagnols avaient fait régner la terreur sur nos malheureuses populations qui devaient cependant supporter déjà la disette, les intempéries ou les épidémies.

Alors que j'avais douze ou treize ans, impressionnée par la survie de la Croix Blanche à tant d'épreuves et fascinée par son symbolisme protecteur, j'en étais arrivée à considérer moi aussi que la Savoie et les plus distingués de ses habitants bénéficiaient d'une divine protection.

Nous n'imaginions pas que l'ordre qui régnait en Savoie pût être remis en question, puisqu'il s'agissait d'un ordre immuable auquel nous appartenions. Mes mouvements d'indépendance, mon refus de me plier quelquefois à des obligations archaïques ne paraissaient que la traduction d'un tempérament trop ardent qui persuadait mon père de l'idée que j'aurais dû être un garçon. La régularité de l'almanach semblait confirmer chaque année, par son rythme invariable, la solidité de notre vie et de nos institutions. Certes, il nous arrivait de recevoir en toute saison des visiteurs, dont la plupart avaient dû franchir les cols des Alpes après avoir quitté le Piémont. S'ils mettaient une diversité et une animation dans nos journées, leur présence était souvent sans intérêt pour nous. De lointains parents, des gens d'Eglise, quelquefois cependant des colporteurs qui, eux, m'amusait beaucoup avec toutes les choses étranges qu'ils tiraient de leurs bagages. Il était encore plus rare de recevoir des peintres venus proposer un tableau. Ils ne s'arrêtaient guère en Savoie depuis que nos princes avaient quitté Chambéry. Mais ils ne bénéficiaient plus de commandes capables de les retenir et le château ducal, qui avait abrité autrefois une des plus belles collections de peinture d'Europe, ne possédait désormais que de rares œuvres intéressantes.

Trop souvent notre vie, à Lucile, à Aurore et à moi était grise, sans que rien semblât devoir jamais survenir qui pût en modifier l'inexorable cours. Elle m'apparaît encore aujourd'hui comme n'ayant été qu'un « enfermement » inavoué.

II

Mon père, le marquis de Bellegarde, aimait l'ordre. Il tenait pour évidence que la vie devait être conduite de cette main ferme avec laquelle il menait ses chevaux. Il n'était pas question de leur laisser la bride sur le cou. Ces certitudes nourrirent le temps de ma jeunesse. Le militaire sommeillait, même lorsqu'il réglait le calendrier de notre maison. Une sûreté tranquille émanait de lui.

J'aimais l'époque des vendanges, quand la terre de Savoie bleussait sous la brume de l'automne. Les journées s'étaient écoulées trop vite quand arrivait la date, fixée depuis longtemps, où nous devions quitter les Marches. Au château ne demeuraient que les hommes indispensables au soin des chevaux, des chiens et à l'entretien des bâtiments. Le château des Marches, pour quelques mois, ne serait guère qu'un relais de chasse pour le marquis de Bellegarde quand il lui prendrait l'envie d'emmener ses amis traquer le cerf, l'ours, le sanglier ou le chevreuil.

Le jour où nous quitions les Marches, le marquis attendait que le village fût rassemblé de chaque côté de l'allée du château, où passerait le carrosse. Entouré de ses trois filles, moi-même assise à sa gauche, Aurore et Lucile en face de nous, mon père saluait légèrement de la main, ou faisait arrêter l'attelage quand il voulait distinguer l'un de ses sujets, de quelques mots.

Deux lieues d'une route poussiéreuse, et la voiture aux armes des Noyel de Bellegarde pénétrait dans le long faubourg, bordé d'auberges, d'estaminets et de boutiques d'artisans où faisaient halte les voyageurs arrivant d'Italie.

Je n'avais guère à attendre longtemps, lorsque nous arrivions à la porte Est de Chambéry, avant de voir mon père se pencher pour observer le factionnaire sarde de garde, et faire des commentaires sur sa tenue, son allure, son comportement. Il transmettrait peut-être une observation à son commandant, s'il avait noté un léger manquement au cérémonial usuel. Non qu'il éprouvât le besoin de manifester partout son

L'auteur :



Chirurgien à Chambéry, André Gilbertas est animateur de nombreuses associations, universitaires et post-universitaires, sportive et humanitaire. Il est aussi Maire-Adjoint de Chambéry. Il a déjà publié « Sous une lumière sans ombre » (les carnets d'un chirurgien) chez Mazaurine en 1983. Il vient de recevoir le prix du premier roman pour « L'Inconnu d'Ucello ».

[...] Vous avez décidé avec juste raison que le moment était venu de livrer « Adèle » à ses admirateurs dont je suis... Tous les amis de la Savoie et de l'Histoire se réjouiront de retrouver l'air du temps passé à travers votre construction séduisante [...]

*(extraits d'une lettre de Jean Nicolas,
professeur à l'Université de Paris VII
à l'auteur)*



9 782908 697209

Prix : 120 F

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

